

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le **JEUDI** et le **DIMANCHE**
Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : La Porte, par Guy de Maupassant. — II. Le Miroir, par Alphonse Daudet. — III. Le joli Sergent, par

Maurice Talmeyr. — IV. Hélène, par André Theuriet. — V. Les Ensevelis, par Georges de Peyrebrune. — VI. L'Homme tout nu, par Catulle Mendès. — VII.

Le Cavalier Miserey, roman nouveau, par Abel Hermant. — VIII. Anna Karénine, roman, par le Comte Léon Tolstoï.

LE MIROIR. PAR ALPHONSE DAUDET



La Vie Populaire publiera prochainement :

LA MALARIA

ROMAN NOUVEAU

par

HENRI ROCHEFORT

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA PORTE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

Ah! s'écria Karl Massoulin, en voici une question difficile, celle des maris complaisants. Certes, j'en ai vu de toutes sortes, eh bien, je ne saurais avoir une opinion sur un seul. J'ai souvent essayé de déterminer s'ils sont en vérité aveugles, clairvoyants ou faibles. Il en est, je crois, de ces trois catégories.

Passons vite sur les aveugles. Ce ne sont point des complaisants, d'ailleurs, ceux-là, puisqu'ils ne savent pas, mais de bonnes bêtes qui ne voient jamais plus loin que leur nez. C'est, d'ailleurs, une chose curieuse et intéressante à noter que la facilité des hommes, de tous les hommes, et même des femmes, de toutes les femmes, à se laisser tromper. Nous sommes pris aux moindres ruses de tous ceux qui nous entourent, de nos enfants, de nos amis, de nos domestiques, de nos fournisseurs. L'humanité est crédule : et nous ne déployons point pour soupçonner, deviner et déjouer les adresses des autres le dixième de la finesse, que nous employons quand nous voulons à notre tour tromper quelqu'un.

Les maris clairvoyants appartiennent à trois races. Ceux qui ont intérêt, un intérêt d'argent, d'ambition, ou autre à ce que leur femme ait un amant, ou des amants. Ceux-ci demandent seulement de sauvegarder, à peu près, les apparences, et sont satisfaits de la chose.

Ceux qui ragent. Il y aurait un beau roman à faire sur eux.

Enfin les faibles! ceux qui ont peur du scandale.

Il y a aussi les impuissants, ou plutôt les fatigués, qui fuient le lit conjugal par crainte de l'astaxie ou de l'apoplexie et qui se résignent à voir un ami courir ces dangers.

Quant à moi j'ai connu un mari d'une espèce assez rare et qui s'est défendu de l'accident commun d'une façon spirituelle et bizarre.

J'avais fait à Paris la connaissance d'un ménage élégant, mondain, très lancé. La femme, une agitée, grande, mince, fort entourée, passait pour avoir eu des aventures. Elle me plut par son esprit et je crois que je lui plus aussi. Je lui fis la cour, une cour d'essai à laquelle elle répondit par des provocations évidentes. Nous en fûmes bientôt aux regards tendres, aux mains pressées, à toutes les galanteries qui précèdent la grande attaque.

J'hésitais cependant. J'estime en somme que la plupart des liaisons mondaines, même très courtes, ne valent pas le mal qu'elles nous donnent ni tous les ennuis qui peuvent en résulter. Je comparais donc mentalement les agréments et les inconvénients que je pouvais espérer et redouter quand je crus m'apercevoir que le mari me suspectait et me surveillait.

Un soir, dans un bal, comme je disais des douceurs à la jeune femme, dans un petit salon attendant aux grands où l'on dansait, j'aperçus soudain dans une glace le reflet d'un visage qui nous épiait. C'était lui. Nos regards se croisèrent, puis je le vis,

toujours dans le miroir, tourner la tête et s'en aller.

Je murmurai :

— Votre mari nous espionne.

Elle sembla stupéfaite.

— Mon mari.

— Oui, voici plusieurs fois qu'il nous guette.

— Allons donc? Vous êtes sûr?

Très sûr.

— Comme c'est bizarre. Il se montre au contraire ordinairement on ne peut plus aimable avec mes amis.

— C'est qu'il a deviné que je vous aime!

— Allons donc? Et puis vous n'êtes pas le premier qui me faites la cour. Toute femme un peu en vue traîne un troupeau de soupireurs.

— Oui. Mais moi, je vous aime profondément.

— En admettant que ce soit vrai, est-ce qu'un mari devine jamais ces choses-là?

— Alors, il n'est pas jaloux.

— Non... non...

Elle réfléchit quelques instants, puis reprit :

— Non... Je ne me suis jamais aperçue qu'il fût jaloux.

— Il ne vous a jamais... jamais surveillée.

— Non... Comme je vous le disais, il est très aimable avec mes amis.

A partir de ce jour, je fis une cour plus régulière. La femme ne me plaisait pas davantage, mais la jalousie probable du mari me tentait beaucoup.

Quant à elle, je la jugeais avec froideur et lucidité. Elle avait un certain charme mondain provenant d'un esprit alerte, gai, aimable et superficiel, mais aucune séduction réelle et profonde. C'était, comme je vous l'ai dit déjà, une agitée, toute en dehors, d'une élégance un peu tapageuse. Comment vous bien l'expliquer? C'était... c'était un décor... pas un logis.

Or, voilà qu'un jour, comme j'avais dîné chez elle, son mari, au moment où je me retirais, me dit :

— Mon cher ami (il me traitait d'ami depuis quelque temps), nous allons partir bientôt pour la campagne. Or c'est, pour ma femme et pour moi, un grand plaisir de recevoir les gens que nous aimons. Voulez-vous accepter de venir passer un mois chez nous. Ce serait très gracieux de votre part.

Je fus stupéfait, mais j'acceptai.

Donc, un mois plus tard j'arrivais chez eux dans leur domaine de Vert-cresson en Touraine.

On m'attendait à la gare, à cinq kilomètres du château. Ils étaient trois, elle, le mari et un monsieur inconnu, le comte de Morterade à qui je fus présenté. Il eut l'air ravi de faire ma connaissance; et les idées les plus bizarres me passèrent dans l'esprit pendant que nous suivions au grand trot un joli chemin profond, entre deux haies de verdure. Je me disais : « Voyons, qu'est-ce que cela veut dire? Voilà un mari qui ne peut douter que sa femme et moi soyons en galanterie, et il m'invite chez lui, me reçoit comme un intime, a l'air de me dire : « Allez, allez, mon cher, la voie est libre! »

Puis on me présente un monsieur, fort bien, ma foi, installé déjà dans la maison, et... et qui cherche peut-être à en sortir et qui a l'air aussi content que le mari lui-même de mon arrivée.

Est-ce un ancien qui veut sa retraite? On le croirait. — Mais alors? Les deux hommes seraient donc d'accord, tacitement, par une de ces jolies petites pactisations infâmes si communes dans la société? Et on me propose, sans me rien dire, d'entrer dans l'association, en prenant la suite. On me tend les mains, et on me tend les bras. On m'ouvre toutes les portes et tous les cœurs.

Elle? une énigme? Elle ne doit, elle ne peut rien ignorer. Pourtant?... pourtant?... voilà... Je n'y comprends rien!

Le dîner fut très gai et très cordial. En sortant de table le mari et son ami se mirent à jouer aux

cartes tandis que j'allai contempler le clair de lune, sur le perron, avec Madame. Elle semblait très émue par la nature; et je jugeai que le moment de mon bonheur était proche. Ce soir-là vraiment je la trouvai charmante. La campagne l'avait adoucie, ou plutôt alanguie. Sa longue taille mince était jolie sur le perron de pierre, à côté du grand vase qui portait une plante. J'avais envie de l'entraîner sous les arbres et de me jeter à ses genoux en lui disant des paroles d'amour.

La voix de son mari cria :

— Louise?

— Oui, mon ami.

— Tu oublies le thé.

— J'y vais, mon ami.

Nous rentrâmes; et elle nous servit le thé. Les deux hommes, leur partie de cartes terminée, avaient visiblement somnolé. Il fallut monter dans nos chambres. Je dormis très tard et très mal.

Le lendemain une excursion fut décidée dans l'après-midi; et nous partîmes en landau découvert pour aller visiter des ruines quelconques. Nous étions, elle et moi, dans le fond de la voiture, et eux en face de nous, à reculons.

On causait avec entrain, avec sympathie, avec abandon. Je suis orphelin, et il me semblait que je venais de retrouver ma famille tant je me sentais chez moi, auprès d'eux.

Tout à coup, comme elle avait allongé son pied entre les jambes de son mari, il murmura avec un air de reproche : « Louise, je vous en prie, n'oubliez pas vous-même vos vieilles chaussures. Il n'y a pas de raison pour se soigner davantage à Paris qu'à la campagne. »

Je baissai les yeux. Elle portait en effet de vieilles bottines tournées et je m'aperçus que son bas n'était point tendu.

Elle avait rougi en retirant son pied sous sa robe. L'ami regardait au loin d'un air indifférent et dégoûté des choses.

Le mari m'offrit un cigare que j'acceptai. Pendant plusieurs jours, il me fut impossible de rester seul avec elle deux minutes, tant il nous suivait partout. Il était délicieux pour moi d'ailleurs.

Or, un matin, comme il m'était venu chercher pour faire une promenade à pied, avant d'jeuner, nous en vinmes à parler du mariage. Je dis quelques phrases sur la solitude et quelques autres sur la vie commune rendue charmante par la tendresse d'une femme. Il m'interrompit tout à coup : « Mon cher, ne parlez pas de ce que vous ne connaissez point. Une femme, qui n'a plus d'intérêt à vous aimer, ne vous aime pas longtemps. Toutes les coquetteuses qui les font exquises, quand elles ne nous appartiennent pas définitivement, cessent dès qu'elles sont à nous. Et puis d'ailleurs... les femmes honnêtes... c'est-à-dire nos femmes... sont... ne sont pas... manquent de... enfin ne connaissent pas assez leur métier de femme. Voilà... je m'entends. »

Il n'en dit pas davantage et je ne pus deviner sa juste sa pensée.

Deux jours après cette conversation il m'appela dans sa chambre, de très bonne heure, pour me montrer une collection de gravures.

Je m'assis dans un fauteuil, en face de la grande porte qui séparait son appartement de celui de sa femme, et derrière cette porte j'entendais marcher, ramuer, et je ne songeais guère aux gravures, tout en m'écriant : « Oh! délicieux! exquis! exquis! »

Il dit soudain :

— Oh! mais j'ai une merveille, à côté. Je vais vous la chercher.

Et il se précipita sur la porte, dont les deux battants s'ouvrirent comme pour un effet de théâtre.

Dans une grande pièce en désordre, au milieu de jupes, de cols, de corsages semés par terre, un grand être sec, dépeigné, le bas du corps couvert d'une vieille jupe de soie fripée qui collait sur sa croupe maigre, brossait devant une glace des cheveux blonds courts et rares.

Ses bras formaient deux angles pointus; et comme elle se retournait effarée, je vis sous une chemise de

elle commune un cimetière de côtes qu'une fausse pègre de coton dissimulait en public.

Le mari poussa un cri fort naturel, rentra en remuant les portes, et d'un air navré : « Oh ! mon Dieu ! suis-je stupide ! Oh ! vraiment, suis-je bête ! Voilà une bête que ma femme ne me pardonnera jamais ! »

Moi j'avais envie, déjà, de le remercier.

Je partis trois jours plus tard, après avoir vivement serré les mains des deux hommes et baisé celles de la femme, qui me dit adieu froidement.

Karl Massouligny se tut.

Quelqu'un demanda :

— Mais l'ami, qu'était-ce ?

— Je ne sais pas... Cependant... cependant, il avait l'air désolé de me voir partir si vite...

GUY DE MAUPASSANT.

LE MIROIR

PAR

ALPHONSE DAUDET

Dans le nord, au bord du Niémen, est arrivée une petite créole de quinze ans, blanche et rose comme une fleur d'amandier. Elle vient du pays des colibris, c'est le vent de l'amour qui l'apporte... Ceux de son île lui disaient : « Ne pars pas, il fait froid sur le continent... L'hiver te fera mourir. » Mais la petite créole ne croyait pas à l'hiver et ne connaissait le froid que pour avoir pris des sorbets ; puis elle était amoureuse, elle n'avait pas peur de mourir... Et maintenant la voilà qui débarque hâtant dans les brouillards du Niémen, avec ses éventails, son hamac, ses moustiquaires et une cage en treillis doré pleine d'oiseaux de son pays.

Quand le vieux père Nord a vu venir cette fleur des îles que le Midi lui envoyait dans un rayon, son cœur s'est ému de pitié ; et comme il pensait bien que le froid ne ferait qu'une bouchée de la fillette et de ses colibris, il a vite allumé son gros soleil jaune et s'est habillé d'étoiles pour les recevoir... La créole s'y est trompée ; elle a pris cette chaleur du Nord, brutale et lourde, pour une chaleur de durée, cette éternelle verdure noire pour de la verdure de printemps, et suspendant son hamac au fond du parc entre deux sapins, tout le jour elle s'évente, elle se balance.

« Mais il fait très-chaud dans le Nord, » dit-elle en riant. Pourtant quelque chose l'inquiète. Pourquoi, dans cet étrange pays, les maisons n'ont-elles pas de vérandahs ? Pourquoi ces murs épais, ces tapis, ces lourdes tentures ? Ces gros poêles en faïence, et ces grands tas de bois qu'on empile dans les cours, et ces peaux de renards bleus, ces manteaux doubles, ces fourrures qui dorment au fond des armoires ; à quoi tout cela peut-il servir ?... Pauvre petite, elle va le savoir bientôt.

Un matin, en s'éveillant, la petite créole se sent prise d'un grand frisson. Le soleil a disparu, et du ciel noir et bas, qui semble dans la nuit s'être rapproché de terre, il tombe par flocons une peluche blanche et silencieuse comme sous les cotonniers... Voilà l'hiver, voilà l'hiver ! Le vent siffle, les poêles ronflent. Dans leur grande cage en treillis doré, les colibris ne gazouillent plus. Leurs petites ailes bleues, roses, rubis, vert de mer, restent immobiles, et c'est pitié de les voir se serrer les uns contre les autres, engourdis et bouffis par le froid avec leurs bacs fins et leurs yeux en tête d'épingle. Là-bas, au fond du parc, le hamac grelotte plein de givre, et les branches

des sapins sont en verre filé... La petite créole a froid, elle ne veut plus sortir.

Pelotonnée au coin du feu comme un de ses oiseaux, elle passe son temps à regarder la flamme et se fait du soleil avec ses souvenirs. Dans la grande cheminée lumineuse et brûlante, elle revêt tout son pays : les larges quais pleins de soleil avec le sucre brun des cannes qui ruisselle, et les grains de maïs flottant dans une poussière dorée, puis les siestes d'après-midi, les stores clairs, les nattes de paille, puis les soirs d'étoiles, les mouches enflammées, et des millions de petites ailes qui bourdonnent entre les fleurs et dans les mailles de tulle des moustiquaires.

Et tandis qu'elle rêve ainsi devant la flamme, les jours d'hiver se succèdent toujours plus courts, toujours plus noirs. Tous les matins on ramasse un colibri mort dans la cage ; bientôt il n'en reste plus que deux, deux flocons de plumes vertes qui se hérissent l'un contre l'autre dans un coin...

Ce matin-là, la petite créole n'a pas pu se lever. Comme une balancelle mahonnaise prise dans les glaces du Nord, le froid l'étreint, la paralyse. Il fait sombre, la chambre est triste. Le givre a mis sur les vitres un épais rideau de soie mate. La ville semble morte, et, par les rues silencieuses, le chasse-neige à vapeur siffle lamentablement... Dans son lit, pour se distraire, la créole fait luire les paillettes de son éventail et passe son temps à se regarder dans des miroirs de son pays, tout frangés de grandes plumes indiennes.

Toujours plus courts, toujours plus noirs, les jours d'hiver se succèdent. Dans ses courtines de dentelles, la petite créole languit, se désole. Ce qui l'attriste surtout, c'est que de son lit elle ne peut pas voir le feu. Il lui semble qu'elle a perdu sa patrie une seconde fois... De temps en temps elle demande : « Est-ce qu'il y a du feu dans la chambre ? — Mais oui, petite, il y en a. La cheminée est toute en flammes. Entends-tu petiller le bois, et les pommes de pin qui éclatent ? — Oh voyons, voyons. » Mais elle a beau se pencher, la flamme est trop loin d'elle ; elle ne peut pas la voir, et cela la désespère. Or, un soir qu'elle est là, pensive et pâle, sa tête au bord de l'oreiller et les yeux toujours tournés vers cette belle flamme invisible, son ami s'approche d'elle, prend un des miroirs qui sont sur le lit : « Tu veux voir le feu, mignonne. Eh bien ! attends... » Et s'agenouillant devant la cheminée, il essaye de lui envoyer avec son miroir un reflet de la flamme magique : « Peux-tu le voir ? — Non ! je ne vois rien. — Et maintenant... — Non ! pas encore... » Puis tout à coup, recevant en plein visage un jet de lumière qui l'enveloppe : « Oh ! je le vois ! » dit la créole toute joyeuse, et elle meurt, en riant avec deux petites flammes au fond des yeux.

ALPHONSE DAUDET.

LE JOLI SERGENT

PAR

MAURICE TALMEYR

Il y a eu, jadis, des femmes-soldats. Non des cantinières, mais des femmes véritablement enrôlées comme conscrits, immatriculées comme fusiliers, des femmes ayant porté le sac et le fusil, et parvenues ainsi, comme des hommes, aux grades de caporal, de sergent et de sous-lieutenant.

La première, décorée en 1808, s'appelait Virginie Chesquière. On la surnommait « le Joli Sergent. »

La dernière, celle dont le cas surprendra le

plus, parce qu'elle ne date plus des temps héroïques, fut la sous-lieutenant veuve Brûlon, décorée en 1851... La sous-lieutenant veuve Brûlon ! Quelle belle carte de visite !

Ce ne sont pas là des romans, mais des réalités. Le « Joli Sergent » remplaça son frère, trop faible pour le service. Une autre, Marie Schœlnick, reçut six coups de sabre à Jemmapes et se distingua encore à Arcole, à Austerlitz, à Iéna. Quant à la sous-lieutenant veuve Brûlon, elle comptait sept campagnes et trois blessures.

Quelle étude supérieurement attachante seraient ces femmes au milieu des soldats et soldats elles-mêmes !

Je laisse ici le côté physiologique. Il existe, tout le monde le sait, des femmes d'une force musculaire égale à la force masculine. Personne non plus ne l'ignore, une femme soumise à certaines conditions d'existence dure, finit par se viriliser en fait. A certains points de vue fonctionnels, elle ne devient pas un homme, bien entendu, mais la forme féminine elle-même s'efface, s'atrophie chez elle, et c'est tout comme si elle en était un. Les femmes sauvages, et certaines femmes du peuple, ne s'alitent même pas pour accoucher. Elles ne sont pas gênées pour si peu ! Et les haleuses de nos côtes ! les haleuses qui tirent, avec les hommes, et comme les hommes, sur les câbles des bateaux ! Les voit-on se confinant chez elles pour une migraine ? Il y a les femmes de plein air, et il y a les femmes de serre chaude. Les douceurs des secondes ne sont pas pour les premières, mais leurs misères, non plus, ne sont pas pour elles.

Le fait matériel d'une femme portant le sac et le fusil n'est donc pas plus extraordinaire, en somme, que celui d'une femme soulevant des fardeaux ou halant des bateaux tous les jours du mois et à toutes les époques de l'année. On voit bien des hercheuses enceintes traîner des wagons au fond des mines ! Oit la situation prend de la perspective, ce n'est pas là, c'est dans les romans réels et inconnus qu'elle a dû plus d'une fois produire.

Jamais une de ces femmes, d'abord, n'a été, dans son bataillon, femme incognito. La légende de la femme sans qu'on le sache tombe tout de suite. Elle était niaise ! Dès leurs premières armes, le « Joli Sergent » et la sous-lieutenant veuve Brûlon ont été flairées femmes, en admettant qu'elles se soient un seul instant cachées de l'être. Il y a donc eu des bataillons où les soldats se sont dit, un jour : « Nous avons une femme ! » Il y a eu des soldats qui ont pensé le soir, en se couchant, dans la chambrée ou sous la tente : « C'est une femme qui est là près moi ! C'est une femme que je sens contre moi ! C'est une femme dont j'ai l'haleine sur la figure ! » Il y a eu des régiments qui se sont murmuré : — en regardant passer à son rang le soldat d'une certaine escouade, et en cherchant des yeux son sexe, sur sa figure et dans ses formes — : « C'est une femme ! »

L'habitude de la femme ainsi entrée dans le bataillon, de la femme soldat comme tout le monde, de la femme qui n'avait pas son mari là, comme la cantinière, de la femme qui ne vivait pas hors rang comme elle, et n'était pas, ainsi qu'elle, acceptée traditionnellement, l'habitude de cette femme-là finissait-elle par être prise, et la femme ne tardait-elle pas, dans l'entraînement de la guerre et dans la vie du camp, à n'être plus qu'un soldat comme un autre ? Sans doute, et le plus souvent, mais le surnom de « Joli Sergent » témoigne d'autres situations. Il semble évoquer le souvenir d'un certain charme exercé sur les